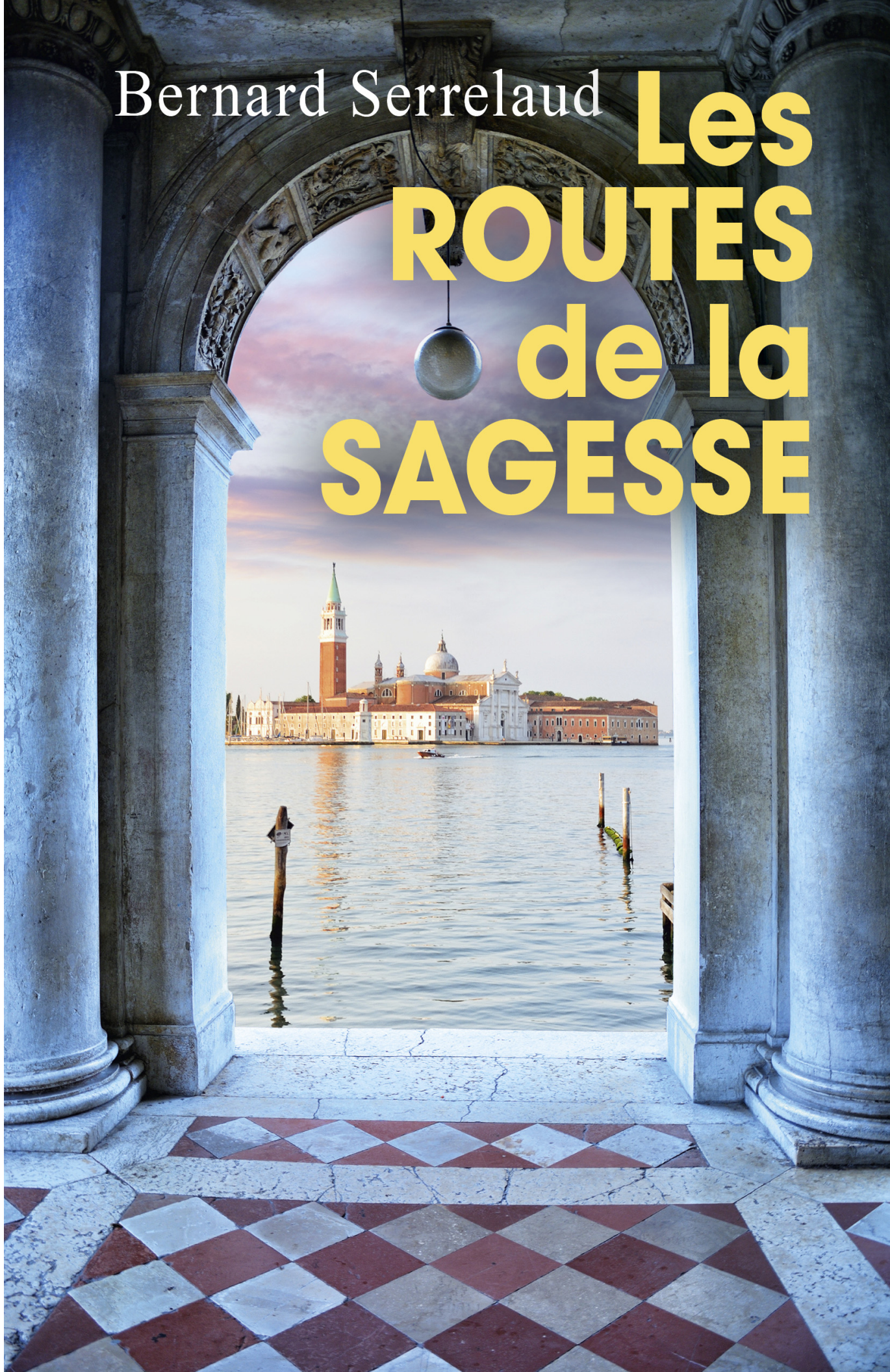


Bernard Serrelaud

Les ROUTES de la SAGESSE



Bernard Serrelaud

Les Routes de la sagesse

© Bernard Serrelaud, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9587-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Se comprendre est la clé de la sagesse.
— *Confucius*

Prologue

Pentecôte 1434

On aurait dit une armée de singes effrayée par un prédateur. Grimpants frénétiquement aux mâts pour libérer les voiles, les matelots s'activaient sous les ordres aboyés par leurs quartiers-mâîtres. La brise légère, telle un souffle provenant directement de la bouche des Dieux du Ciel, gonflait les voiles de l'énorme navire. Portées sur neuf mâts, elles étaient divisées en panneaux rectangulaires soutenus par des lattes de bambou, leur donnant une forme plate et rigide. L'amiral Zheng He avait ordonné le plein déploiement du gréement, conférant à la jonque une allure majestueuse et imposante.

Le bateau-trésor était exceptionnel par ses dimensions. Mesurant quarante-quatre *zhang* et quatre *chi*¹ de long et dix-huit *zhang* de large, il comptait quatre ponts principaux et hébergeait presque cinq-cents personnes à son bord. La proue à face plate, peinte de couleurs vives, avançait largement au dessus de l'étrave. La poupe, à face plate elle aussi, était surmonté d'un imposant gaillard à trois niveaux sur lequel trônait une pagode en bois laqué. Sur la balustrade du pont supérieur, l'amiral Zheng He se tenait debout, surveillant l'activité incessante des marins du pont principal. Vêtu d'une délicate robe de soie jaune portant le motif d'un puissant dragon, sa taille étreinte d'une ceinture de blocs de jade, coiffé d'un bonnet en gaze noire, les épaules enveloppées d'une large cape rouge, il était grandiose.

Mettant fin à sa rêverie, il leva la tête et embrassa du regard le reste de sa flotte. Elle était constituée d'environ deux-cents navires. Identiques à son bateau amiral, les bateaux-trésor représentaient le quart de la flotte. Le reste était composé de navires de plus petite taille, servant au ravitaillement, au transport de troupes ou de chevaux. Mais tous les navires arboraient le

même type de voile, rigide en forme d'aileron de requin, donnant à la flotte l'aspect d'une multitude de dragons glissants sur l'eau.

Il était arrivé au terme de son voyage, il avait atteint l'objectif que lui avait fixé l'empereur Xuande. Ses premiers voyages maritimes étaient à l'initiative du grand-père de ce dernier, l'empereur Yongle, il y avait presque trente ans. Maintenant à soixante-trois ans, l'eunuque qui avait commencé son périple à la nouvelle cour de Pékin était devenu un explorateur émérite. Ses multiples odyssées avaient été semées d'embûches et il avait perdu plusieurs navires et de nombreux membres d'équipage. Mais enfin, ouverte devant lui, s'étendait la lagune de Venise.

Les vénitiens, alertés par le tocsin de toutes les églises de la ville, s'étaient massés sur les rives. Ils observaient avec stupeur et émerveillement les navires géants, trois à quatre fois plus grands que leurs propres galéasses. La nouvelle de l'arrivée de la flotte chinoise avait déjà atteint la ville par avance car elle avait fait plusieurs escales fastueuses dans d'autres ports de Méditerranée. Mais la contempler *de visu* était une expérience unique.

Les jonques chinoises entamèrent un ballet maintes fois répété à l'arrivée dans un port étranger. Réduisant leur voilure, les navires de support s'écartaient en grappes, laissant le chemin principal aux bateaux-trésor. Ceux-ci, menés par le navire amiral, laissèrent l'île du Lido à bâbord et remontèrent en file indienne vers l'entrée du Grand Canal. Suivant le chenal grâce à son équipage expérimenté, le navire amiral s'immobilisa au milieu du canal en face du Palais des Doges. Puis une demi-douzaine de petites jonques s'installèrent entre lui et le quai pour constituer un pont de bateaux. Certains aidèrent les marins chinois à arrimer solidement leurs navires sur le quai. Le débarquement pouvait commencer.

Sur la place Saint-Marc et les berges alentour, la foule bruissait d'un murmure permanent. En connaisseurs avisés de l'architecture marine, les vénitiens étudiaient ces navires étranges et passionnants. L'un montrait du doigt la structure ovale de la coque, l'autre commentait la disposition insolite des mâts, un troisième s'attardait sur le réseau d'écoutes qui contrôlait chaque voile.

Tout à coup, des battements saccadés éclatèrent. Tous les regards se tournèrent vers le pont de bateaux, où une batterie de tambours massifs, aussi hauts qu'un homme, avait été installée. Les tambourineurs, armés de courtes massues en bois, martelaient leurs instruments dans un rythme sans faille et avec une chorégraphie effrénée. Ils enchaînaient les sons secs et sourds en tapant alternativement sur la peau ou sur la tranche de leur tambour. Au bout d'un moment, ils furent accompagnés du tintement des cuivres, du sifflement des flûtes, du pincement des pipas et du grincement des violons à deux cordes. Le tout s'harmonisa dans une mélodie envoûtante.

Les danseuses furent les premières à descendre le long de la rampe principale du bateau-trésor. Les hanches de leurs corps longilignes ondulaient au rythme des tambours et leurs longs cheveux noirs flottaient à chaque virevolte. Leurs bras nus mimaient les épisodes d'un conte légendaire. Pénétrant dans la foule sur le quai, elles traçaient un chemin et apprivoisaient les spectateurs avec leurs yeux rieurs et leurs sourires figés.

Derrière elles apparut une procession de porteurs aux torses nus et luisants de sueur. Par équipage de quatre, ils supportaient un palanquin contenant chacun des marchandises les plus extraordinaires les unes que les autres. On y trouvait ainsi d'énormes rouleaux de soie aux couleurs chamarrées, des montagnes d'épices, des vases de porcelaine précieux, une multitude de barils de poudre... La flotte chinoise annonçait clairement ses intentions pacifiques et sa volonté de faire du commerce.

La procession des palanquins semblait sans fin. Puis finalement un dernier palanquin de bois de santal fit place à un groupe bigarré d'hommes vêtus de longues robes de soie. La plupart étaient âgés et portaient une fine barbe blanche. Derrière eux, tiré par deux chevaux, un chariot transportait tout un bric-à-brac d'instruments de mesure et de larges commodes aux tiroirs recouverts de pictogrammes incompréhensibles. Avancant avec lenteur et dignité, ils étaient les scientifiques de l'expédition : médecins, astrologues, herboristes, docteurs en *feng shui*... Le partage de connaissances faisait aussi partie des objectifs de l'amiral Zheng He.

Derrière ce petit groupe, de nouveaux palanquins débouchèrent de l'intérieur du bateau amiral. Ceux-ci étaient couverts de baldaquins aux rideaux de soie fine, derrière lesquels on distinguait la silhouette de gracieuses jeunes filles. Assises en tailleur, le regard baissé, leur attitude timide pouvait être trompeuse : elles étaient soigneusement formées aux arts de la poésie, de la musique et de l'amour. Les concubines représentaient l'arme douce de la diplomatie chinoise, elles étaient offertes aux dignitaires les plus importants des pays alliés. Les rideaux légers laissaient deviner des visages harmonieux et des courbes sensuelles. Le murmure s'amplifia dans la foule des vénitiens.

Les mélopées chinoises continuaient sans s'arrêter. La procession progressait sur la place Saint-Marc pour se créer un espace au centre de celle-ci. Du balcon de leur palais, le doge Francesco Foscari et le Conseil des Dix assistaient à l'étalage des richesses et de la puissance chinoises. Dans leurs coeurs, ils se réjouissaient que l'empire chinois ait choisi Venise plutôt que Gênes pour leur débarquement en Europe. Ils comptaient bien profiter d'un tel allié dans leur rivalité avec leur ennemi de toujours.

Ils lâchèrent une exclamation de surprise quand ils virent la suite de la procession. Précédés par des soldats aux hallebardes et aux armures étincelantes, une nouvelle série de palanquins commença sa descente du bateau. Sur ceux-ci se trouvaient des piles de lingots d'or et d'argent. Les éclats du soleil de cet fin d'après-midi frappaient ces lingots et se

réverbéraient comme mille feux sur les façades des bâtiments. Cette fois, le silence se fit au sein de la foule, éberluée devant tant de magnificence.

Enfin, il sembla que le bateau-trésor avait fini de dégorger toutes ses splendeurs. Monté sur un cheval de parade, l'amiral Zheng He avança majestueusement vers la place. L'émissaire de l'Empire du Milieu avait fière allure. Il était accompagné de quelques autres dignitaires chinois et d'un vénitien, Niccolò de' Conti. Ce dernier était en grande conversation avec lui pour lui présenter sa ville. D'un large geste de la main, il lui désigna le Palais des Doges et les dirigeants de la République. Arrivé au centre de la place, l'amiral Zheng He stoppa son cheval et se tourna vers le doge. Le coude plié, il leva son poing en l'air et d'un seul coup, la musique s'arrêta. Les porteurs de palanquins déposèrent leurs charges au sol. La foule se tut et tous les regards se portèrent vers Zheng He. Alors il lança un cri guttural et l'ensemble de la procession se prosterna devant le doge.

Lorsque la nuit tomba, à la lueur des torches, un deuxième bateau-trésor avait commencé son débarquement. « Combien de richesses sont à bord de tous ces bateaux ? » se demandaient de nombreux vénitiens. Le doge et son conseil ne faisaient pas exception. Ils avaient accueilli l'ensemble de la procession dans le palais et recevaient maintenant avec faste l'amiral et ses dignitaires. Niccolò de' Conti, le seul à pouvoir interpréter, s'activait pour traduire les questions et les réponses qui fusaient de part et d'autre. La curiosité était grande, la soif de se connaître avide.

Alors que les convives commençaient à se retirer, la tête pleine de fantasmes, l'amiral Zheng He sollicita une audience privée avec le doge. Ils se retirèrent dans un petit salon et l'amiral offrit les politesses et courtoisies de coutume. Mais il avait manifestement quelque chose d'important à lui demander. Après une longue pause, la question jaillit. Lorsque tomba la traduction de Niccolò de' Conti, le doge ne put retenir un mouvement de surprise :

—Honorable Doge, êtes-vous le descendant du seigneur Marco Polo ?